

FRANCIS SPUFFORD

CAPITAL ROUGE

UN CONTE SOVIÉTIQUE

Traduit de l'anglais
par Johanna Blayac



■ l'aube

CAPITAL ROUGE

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ouvrage édité par Jean Viard

L'éditeur remercie le Centre National du Livre
pour son soutien à cette publication.

La traductrice tient à remercier chaleureusement Francis Spufford,
les éditions de l'Aube, Sophie Verdet, Louis-José Lestocart
et, parce qu'il a le premier évoqué ce livre en France, Cédric Villani.

Titre original: *Red Plenty*

© Francis Spufford, 2010
© Faber and Faber Limited, 2010

© Éditions de l'Aube, 2016
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1331-7

Francis Spufford

Capital rouge

Un conte soviétique

Traduit de l'anglais (Angleterre) par Johanna Blayac

éditions de l'aube

Le lecteur trouvera en page 487
la liste des personnages et de leur apparition au fil des chapitres.

Pour ma mère.

PARTIE I

Ceci n'est pas un roman. C'est un texte qui a trop à dire, pour en être un. Mais il ne s'agit pas non plus d'Histoire, car c'est sous la forme d'une histoire qu'il développe son explication. Simplement, l'histoire est avant tout celle d'une idée, et dans un second temps seulement, à travers le destin de cette idée, celle des personnes impliquées, entrevue par des fentes incidentes. L'idée est le héros. C'est elle qui s'énonce, dans un monde de dangers et d'illusions, de monstres et de transformations, tantôt aidée, tantôt entravée par ceux qu'elle rencontre en chemin. Le mieux est de considérer cela comme un conte de fées, alors – bien que tout soit véritablement arrivé, ou du moins quelque chose comme ça. Et pas comme n'importe quel conte de fées, mais comme un conte de fées spécifiquement russe, qui se déploie parallèlement aux histoires de la baba Yaga et de la Montagne de Cristal que le folkloriste Afanassiev a collectées en parcourant la terre noire de Russie, sous de vastes cieux, au XIX^e siècle.

Là où les contes occidentaux s'ouvrent en nous faisant basculer dans un autre temps – « Il était une fois », disent-ils, signifiant un autre moment, alors plutôt que maintenant –, les skazki russes opèrent un changement de lieu. « Dans un certain pays », commencent-ils ; ou, « Dans le trois fois neuvième royaume... ». C'est-à-dire ailleurs, là plutôt qu'ici. Pourtant, ces ailleurs sont toujours reconnaissables, toujours familiers. Il y aura toujours au loin une ville ceinte d'une palissade de bois où les églises auront des dômes en forme d'oignon. Le souverain sera toujours un tsar, Ivan ou Vladimir. La terre est toujours noire. Les cieux toujours vastes. C'est la Russie, toujours la Russie, ce cher territoire effroyable et démesuré qui borde l'Europe, aussi grand que l'Europe tout entière. Et en même temps, ce n'est pas la Russie. C'est une Russie imaginaire, pas la Russie réelle ; un endroit qui ne coïncide jamais tout à fait avec le pays du même nom tel qu'il apparaît au grand jour. Il s'en approche autant qu'un souhait peut s'approcher de la réalité, mais il s'en éloigne aussi, tout autant. Car les contes fournissaient ce qui manquait au pays réel, quand les villageois les racontaient, et qu'Afanassiev les écrivait.

Dans la Russie réelle, les champs procuraient de maigres récoltes de sarrasin et de seigle. La Russie des contes disposait de nappes magiques servant des banquets sans fin. Dans la Russie réelle, les routes étaient toutes de boue et de trous. La Russie des contes regorgeait d'instruments de joyeuse vélocité : des tapis volants, des génies du vent, des chevaux qui ployaient à peine l'herbe sur laquelle ils galopaient. Dans la Russie réelle, la population était maintenue dans une immobilité sociale pesante. La Russie des contes, elle, envoyait ses garçons pleins d'ardeur à la recherche de l'Oiseau de Feu, ou faire la cour à l'Oiselle Cygne. Les histoires comblaient les carences du réel. Leurs promesses suffisaient pour passer une soirée à la lueur du feu. Les conteurs comme les auditeurs savaient qu'elles ne pouvaient se tenir que dans l'ailleurs russe. Elles ne pouvaient devenir réalité que dans la version de leur chez-eux où le pont sur cheval branlant qui enjambait le ruisseau à la sortie du village devenait « un pont en noisetier blanc avec des planches de chêne, tendu de tissu violet et assemblé par des rivets de cuivre ». Dans le pays des souhaits, dans le pays des rêves. Dans le vingt-septième royaume.

Au XX^e siècle, les Russes arrêterent de raconter des skazki. Et au même moment, on leur dit que les skazki devenaient réalité. Le nom utilisé dans ces histoires pour tapis magique, samolet, « auto-volant », était déjà devenu le mot courant pour avion. Et maintenant la radio, le cinéma et la télévision promettaient que la nappe magique, samobranka, « auto-victuailles », suivrait bientôt. « Aujourd'hui, dit Nikita Khrouchtchev à la foule assemblée au stade central Lénine de Moscou le 28 septembre 1959, les rêves que l'humanité caresse depuis l'éternité, les rêves exprimés dans les contes de fées qui semblaient de pures chimères, ces rêves deviennent réalité par la main même de l'homme. » Il entendait par là, surtout, les rêves d'abondance des skazki. La pénurie qui avait présidé à la condition humaine allait bientôt disparaître. Tout le monde allait escalader la tige du chou, passer par le trou dans le ciel, et arriver au pays où les meules tournaient toutes seules. « À chaque tour donné, un gâteau et une tranche de pain avec du beurre, et de la crème sure apparaissent, et avec cela, un pot de gruau. » Maintenant, la crème sure et le beurre n'allaient plus être la compensation imaginaire d'un ventre vide, ils allaient véritablement couler à flots.

Et bien sûr, Khrouchtchev avait raison. C'est exactement ce qui arriva, pour des centaines de millions de personnes, au cours du XX^e siècle. Il y a en effet aujourd'hui plus de nourriture, et de toutes

sortes encore, dans un supermarché ordinaire, que dans n'importe lequel des vieux rêves des périodes de disette, de Russie ou d'ailleurs. Mais selon Khrouchtchev, c'était en Russie soviétique que l'abondance évoquée dans les contes était sur le point d'arriver, parce que l'Union soviétique avait quelque chose que les avides pays capitalistes n'avaient pas : l'économie planifiée. Parce que l'ensemble du système de production et de distribution en URSS était entre les mains de l'État, parce que l'ensemble de la Russie était (suivant les mots de Lénine) « un bureau, une usine », il était possible, contrairement au capitalisme, de le diriger au plus vite vers l'accomplissement le plus éclatant des besoins humains. Par conséquent, l'URSS pourrait facilement surpasser le chaos prodigieux du marché. La planification serait à l'URSS la meule qui tourne d'elle-même, la nappe qui se pare toute seule de victuailles.

Ce conte de fées russe fut énoncé pour la première fois durant la décennie de famine qui précéda la Seconde Guerre mondiale, et répété officiellement jusqu'à la chute du communisme. À la fin, presque plus personne n'y croyait. En pratique, à partir de la fin des années 1960, le régime essaya seulement de calmer les esprits en fournissant un minimum de biens de consommation aux habitants des énormes et médiocres immeubles ceinturant toutes les villes soviétiques. Mais à un moment, il était une fois, l'histoire de l'abondance rouge avait été sérieuse : on tentait bel et bien de battre le capitalisme selon ses propres conditions, et de faire des citoyens soviétiques la population la plus riche au monde. Pendant une courte période, cela sembla même – au-delà du seul avis de Nikita Khrouchtchev – sur le point de se réaliser. On y investissait de l'intelligence, aussi bien que de la bêtise : les espoirs et les dons intellectuels de toute une génération, et une volonté coupable et tyrannique d'arriver à un happy end. Ce livre raconte ce moment. Il considère la version la plus astucieuse de l'idée, la tentative la plus subtile de la part des Soviétiques pour sortir la samobranka du pays des rêves. Il relate les aventures de l'idée de la profusion rouge au moment où celle-ci avançait encore pleine d'espoir sur la voie royale.

Mais ce n'est pas de l'histoire. Ce n'est pas un roman. C'est en soi un conte de fées ; et comme tout conte de fées, c'est irréaliste, irresponsable et peu fiable. Les notes, à la fin du livre, indiquent ce qui, dans le récit, relève de l'invention, et ce qui, dans l'explication donnée, repose sur des mensonges. Souvenez-vous, au cours de la lecture, que cette histoire ne

se situe pas exactement dans l'Union des Républiques socialistes soviétiques telle que décrite par les historiens, mais seulement dans quelque royaume voisin ; aussi près qu'un souhait peut s'approcher de la réalité, et tout aussi loin.

*Dans un certain royaume, dans une certaine contrée, c'est-à-dire
sur la terre où nous vivons...*

1

Le prodige, 1938

Un tram arrivait, métal crissant contre métal, projetant des étincelles de clarté, bleu-blanc dans l'hivernale obscurité. Sans y penser, Léonid Vitalievitch ajouta son poids à la pression de la foule, et fut soulevé avec le reste de la collectivité sur la marche arrière et au milieu du tas de chair humaine contre la porte en accordéon. « 'llez, citoyens, 'core un effort ! » dit une petite femme à côté de lui, comme s'ils avaient le choix, comme s'ils pouvaient décider de bouger ou non, alors que tout le monde dans les trams de Leningrad était contraint de lutter pour aller de la porte d'entrée, à l'arrière, jusqu'à la porte de sortie, à l'avant, quand son arrêt approchait. Pourtant, le miracle social eut lieu : quelque part à l'autre bout, un groupe de passagers s'échappa comme un gaz sur la chaussée, et une onde parcourut la voiture, tel un péristaltisme de coudes et d'épaules, libérant juste assez d'espace pour s'engouffrer à l'intérieur avant la fermeture de la porte. Les ampoules jaunes au plafond clignotèrent, et le tram s'ébranla, émettant un vrombissement croissant. Léonid Vitalievitch était coincé entre une barre métallique d'un côté, et de l'autre la petite femme. Celle-ci était pressée contre un grand type au long menton avec des cheveux blonds dressés sur la tête. Au-delà se trouvaient un employé de bureau aux yeux vitreux, comme un hareng sur la glace, et trois jeunes soldats qui, à en juger par leur haleine, avaient déjà entamé les réjouissances de leur soirée. L'arôme de la vodka, la transpiration aigre des ouvriers qui se trouvaient un peu plus à l'avant, que leur usine avait manifestement logés dans des baraques sans salle de bains, et le parfum entêtant de l'eau de

rose que portait la petite femme se mêlaient tout ensemble en une odeur humaine composite et piquante, comme si tous les recoins, tous les morceaux de manches et de cols qu'il voyait fusionnaient en un kaléidoscope de vieux vêtements reprisés, de cuir usé et d'uniformes militaires trop grands.

Lui portait ce qu'il considérait comme sa « tenue de professeur », le vieux costume que sa mère et sa sœur lui avaient rafistolé, censé lui donner l'air d'un convaincant professeur L. V. Kantorovitch quand il avait commencé à enseigner à l'université six ans auparavant, à l'âge de vingt ans. Il se tenait alors debout près du tableau, dans l'amphithéâtre, respirant profondément, la craie à la main, sur le point de se lancer dans les principes fondamentaux de la théorie des ensembles, quand une aimable voix au premier rang avait dit : « J'arrêteraï de faire l'imbécile si j'étais toi. Ils ne plaisantent pas ici. Tu vas t'attirer des ennuis si le professeur arrive. » Il avait dû apprendre à être dur, pour imposer sa présence. Aujourd'hui encore, alors que le monde se remplissait de scientifiques, d'officiers militaires et de directeurs d'usines étonnamment jeunes – les plus âgés s'étant mis à disparaître de nuit, laissant derrière eux le silence et des lacunes dans toutes les hiérarchies à combler avec des vingtenaires anxieux travaillant sans relâche pour apprendre leur nouveau métier –, aujourd'hui encore, les traits tirés, fatigué comme il l'était, la peau terne comme tous les autres dans le tram, il lui arrivait parfois de rencontrer des difficultés avec des gens induits en erreur par sa grosse pomme d'Adam, ses grands yeux et ses oreilles décollées. C'était tout le problème quand on était ce que les gens appelaient un prodige. Il fallait toujours dire ou faire quelque chose pour leur prouver qu'on n'était pas ce qu'ils pensaient voir. Aussi loin qu'il pouvait se souvenir, il en avait toujours été ainsi, même s'il supposait qu'avant d'apprendre à parler, et immédiatement après à compter, et à faire de l'algèbre, et à jouer aux échecs, il y avait eu un moment opalin où il était simplement le bébé ordinaire du Dr et de Mme Kantorovitch. Mais à sept ans, quand il comprit en lisant le manuel de radiologie de son frère qu'il devait être possible de dater une roche en mesurant la quantité de carbone qu'elle contenait, il avait dû passer outre le sourire indulgent de l'étudiant en médecine Nikolaï avant que celui-ci ne lui prête attention et ne commence à discuter de son idée

sérieusement, de la manière dont lui avait besoin. « Tu dois avoir lu ça quelque part. C'est *sûr*. Ou alors tu as parlé à quelqu'un... » À quatorze ans, il dut convaincre les autres étudiants de l'Institut physico-mathématique qu'il n'était pas qu'un avorton ennuyeux qui était entré là par erreur ; qu'il était à sa place parmi eux, bien qu'il fût plus petit d'une tête que n'importe lequel d'entre eux, et qu'il dût rebondir quand il se promenait dans les couloirs avec eux pour maintenir son visage dans le domaine général de la conversation. À dix-huit ans, présentant des travaux inédits au Congrès des mathématiciens de l'Union, il avait mesuré son succès à sa capacité à obtenir des génies aux doigts jaunes qui fumaient comme des sapeurs, qu'ils arrêtaient d'être gentils. Quand ils renoncèrent à être encourageants, quand ils firent leur première remarque sarcastique, quand ils se mirent à ricaner et à essayer de mettre ses théorèmes en pièces, il sut qu'ils avaient cessé de voir un enfant et commencé à voir un mathématicien.

Machinalement, Léonid Vitalievitch saisit son portefeuille dans la poche de son pantalon, à cause des pickpockets. Des gangs œuvraient dans les trams, et on ne pouvait dire lequel de ces visages polis, de ces visages agressifs, de ces visages éméchés, était en réalité un leurre, une couverture permettant de glisser la main dans votre poche pour vous soutirer une plus-value. Il ne pouvait rien voir en dessous du niveau de la poitrine, donc mieux valait être prudent ; il ne pouvait pas voir ses pieds, bien qu'il pût assurément les sentir, maintenant que la chaleur confinée du tram avait fait fondre la croûte qui recouvrait l'agaçant trou apparu aujourd'hui dans la semelle de sa chaussure gauche. Il avait mis un petit tampon de papier journal à l'intérieur, et celui-ci était tout détrempé. C'était la troisième fois cet hiver que ses chaussures prenaient l'eau. Il devrait retourner dimanche chez Denisov, le cordonnier à la retraite, lui apporter un autre cadeau, écouter d'autres réminiscences contradictoires du vieil homme à propos de ses aventures avec les femmes. Évidemment, il serait beaucoup mieux de se procurer une paire de chaussures toutes neuves, ou peut-être des boots. À qui pouvait-il demander ? Qui pourrait connaître quelqu'un qui connaissait quelqu'un ? Il devrait y réfléchir. Il regarda à travers la petite bande de fenêtre visible entre les têtes, et des fragments de la ville s'y glissèrent comme

des diapositives : une voiture de police garée à l'angle d'une rue, d'imposantes façades zébrées par les fuites des gouttières endommagées, un néon rouge qui clignotait CINQ-EN-QUATRE, CINQ-EN-QUATRE, le mot *plus* dans le coin inférieur d'une affiche, dont il reconstitua aussitôt le texte complet : *La vie est devenue meilleure, plus joyeuse !* On voyait ces affiches partout. Le slogan faisait la promotion du champagne soviétique. Ou l'existence du champagne soviétique faisait la promotion du slogan, il ne savait pas très bien. Mais à présent il regardait sans voir. Ses pensées avaient plongé dans son cartable, qu'il tenait fermement de sa main libre. Arrivé à mi-chemin d'une page gauche de son carnet, son gribouillage d'équations à l'encre bleue s'était interrompu, et maintenant son esprit reprenait sa course à partir de ce point, une suite possible lui apparaissait et s'étirait comme un fil devant ses yeux. Aujourd'hui, il s'était passé quelque chose.

Il avait donné quelques consultations. Cela allait avec son rattachement à l'Institut de la construction industrielle ; il fallait de temps à autre donner de sa personne pour gagner sa soupe. Et cela ne le dérangeait pas vraiment. C'était un plaisir de mettre l'ordre lucide de son esprit à profit. Plus qu'un plaisir même, presque un soulagement, parce que chaque fois que le pur modèle des mathématiques se trouvait avoir une prise sur la manière dont le monde fonctionnait, fournissait le lien secret contrôlant quelque chose de fort, de varié et d'apparemment arbitraire, cela apportait encore un quantum de confirmation à ce que Léonid Vitalievitch voulait croire, avait besoin de croire, et croyait en effet quand il était heureux : que tout ceci, ce tourbillon de phénomènes titubant à travers le temps, cet embrouillamini de systèmes imbriqués, certains beaux comme des filigranes, certains gigantesques et simples, ce tram empli d'étrangers et d'air enfumé, cette ville de Pierre édifiée sur des os humains, tout, en fin de compte, avait un sens, tout était astucieusement généré par quelque principe intelligible ou un ensemble de principes œuvrant eux-mêmes à plusieurs niveaux à la fois, même si les expressions capables de saisir la majeure partie du processus n'existaient pas encore.

Non, cela ne le dérangeait pas. Du reste, c'était son devoir. S'il pouvait résoudre les problèmes que les gens apportaient à l'Institut, cela améliorerait le monde d'une fraction. Le monde était en

train de se hisser hors des ténèbres et commençait à briller, et les mathématiques étaient ce par quoi il pouvait aider. Elles étaient sa contribution. Elles étaient ce qu'il pouvait donner, selon ses capacités. Il avait la chance de vivre dans le seul pays au monde où les êtres humains s'étaient emparés du pouvoir pour modeler les événements selon la raison, plutôt que de laisser les choses se passer comme elles avaient l'habitude de se passer, ou de permettre aux vieux carcans de la superstition et de l'avidité de malmener les gens. Ici, et nulle part ailleurs, la raison gouvernait. Il aurait pu naître en Allemagne, et alors ce trajet en tram ce soir aurait été empli de peur. Il y aurait eu une étoile de coton sur son costume de professeur, et de sombres choses seraient apparues sur les visages des gens autour de lui, simplement parce que son grand-père avait porté des papillotes et souscrit à un conte de fées invérifiable légèrement différent à propos du monde. Il aurait été haï là-bas, sans aucune raison. Ou il aurait pu naître en Amérique, et alors qui pourrait dire s'il aurait eu ne serait-ce que deux kopecks pour prendre le tram ? Est-ce qu'un juif de vingt-six ans serait professeur là-bas ? Il pourrait être un mendiant, il pourrait être en train de jouer du violon dans la rue sous la pluie, ses pensées n'ayant aucun intérêt pour personne, puisque personne ne pourrait en tirer d'argent. La cruauté, le gaspillage, des fictions autorisées à secouer des hommes et des femmes réels dans un sens et dans l'autre : ici seulement les gens s'étaient soustraits à cette triste absurdité et s'étaient faits les concepteurs délibérés de la réalité plutôt que ses jouets. Certes, la raison était un outil peu commode. On se démenait avec elle pour y voir un peu plus clair, et au mieux on obtenait des aperçus, des vérités partielles ; mais il était toujours utile d'avoir des aperçus. Certes, le nouveau monde sciemment choisi avait toujours des aspérités et des imperfections manifestes, mais ces choses changeraient. Ce n'était que le commencement, le second jour du règne de la raison.

Enfin bref. Aujourd'hui, il avait reçu une requête du Consortium du contreplaqué de Leningrad. « Le camarade professeur accepterait-il, etc., etc., reconnaissants pour toute suggestion, etc., etc., assurance de nos cordiales salutations, etc. etc. » Il s'agissait d'un problème d'organisation du travail. Le Consortium du contreplaqué produisait d'innombrables types de contreplaqués différents

en utilisant une multitude de machines différentes, et ils voulaient savoir comment diriger leur stock limité de matières premières vers les différentes machines de manière à en faire le meilleur usage. Léonid Vitalievitch n'était jamais allé à l'usine de contreplaqué, mais il pouvait l'imaginer. Elle devait être comme toutes les autres entreprises qui étaient brusquement apparues autour de la ville au cours des dernières années, se multipliant comme des champignons après la pluie, ajoutant des cheminées au bout des rues, emplissant l'air de suie et la rivière de tourbillons de colorant chimique. Tout ce que l'on n'avait pas investi pour de nouveaux vêtements et le confort quotidien était allé aux usines : c'était elles que les personnes fatiguées dans le tram avaient eues à la place. À l'usine de contreplaqué, supposait-il, il y aurait un hangar en briques brutes, suffisamment froid à l'intérieur à cette période de l'année pour transformer le souffle des ouvriers en bouffées de vapeur. Il présumait que la machinerie devait être le tumultueux mélange habituel. Des presses et des poinçonneuses de l'âge prérévolutionnaire fonctionneraient à côté des produits locaux de l'industrie mécanique soviétique, avec ici et là une importation au son caressant, efficace mais difficile à entretenir. Tout ensemble, sous les poutrelles apparentes du toit, cet orchestre d'appareils mal assortis répandrait une symphonie discordante de sifflements, de coups de pédales, de claquements sourds et de couinements strie-dents. La direction voulait de l'aide pour accorder l'orchestre. À vrai dire, il ne voyait pas tout à fait ce que les machines faisaient. Il n'avait qu'une vague idée de la manière dont le contreplaqué était effectivement fabriqué. Cela impliquait d'une façon ou d'une autre de la colle et de la sciure, c'était tout ce qu'il savait. Cela n'avait pas d'importance : pour ce qu'il avait à faire, il avait simplement besoin de considérer les machines comme des propositions abstraites, chacune étant effectivement une équation à l'état solide, et il avait compris immédiatement, en lisant la lettre, que le Consortium du contreplaqué, dans sa grande innocence mathématique, lui avait envoyé un exemple classique de système d'équations impossible à résoudre. Ce n'était pas pour rien que les usines à travers le monde, capitalistes comme socialistes, n'avaient pas de formule sous la main pour ce genre de situation. Ce n'était pas qu'un oubli, une chose que les

gens n'avaient pas encore eu le temps de faire. Un moyen rapide de s'occuper de la requête du Consortium aurait été d'écrire une note polie expliquant que la direction avait demandé l'équivalent mathématique d'un tapis volant ou d'un génie dans une bouteille.

Mais il n'avait pas écrit cette note. Au lieu de cela, d'abord nonchalamment, puis avec une soudaine excitation, avec la certitude que la dure lumière de la découverte était en train de briller sous son crâne, rapide, inexplicable, irrésistible et indiscutable tant qu'elle durait, il s'était mis à réfléchir. Il avait pensé aux moyens de faire la distinction entre les meilleures et les pires réponses aux questions qui n'avaient pas de bonne réponse. Il avait envisagé une méthode qui pourrait faire, dans des situations comme celle décrite par le Consortium du contreplaqué, ce que les travaux de recherche en algèbre conventionnelle ne pouvaient pas faire, et qui se jouerait de l'impossibilité de manière à obtenir la divulgation de connaissances utiles. La méthode dépendait de la mesure de production de chaque machine pour une unité de contreplaqué, en regard de toutes les unités de contreplaqué qu'elle aurait pu fabriquer. Mais encore une fois, il n'avait aucun sens du contreplaqué en tant que truc dur et rugueux. Cette donnée-là était retombée dans le néant, ne laissant que le pur modèle de la situation, de toutes les situations dans lesquelles on avait à choisir une action plutôt qu'une autre. Le temps passa. La lumière de la genèse s'éteignit. Il semblait faire nuit derrière la fenêtre de son bureau. Le gris trouble de la lumière du jour d'hiver avait disparu. La famille allait s'inquiéter ; elle commencerait à se demander s'il n'avait pas disparu lui aussi. Il devait rentrer chez lui. Mais il tâtonna pour trouver son stylo et se mit à écrire, consignait sous une forme étendue et patiente – avec toute la patience dont il était alors capable – ce qui lui était d'abord venu d'un bloc par étapes, encore fondues en une perception intriquée, comme si tous ses nécessaires éléments constitutifs étaient les faces et les angles d'un polyèdre complexe qu'il avait eu le droit de contempler, pendant que la lumière brillait ; cette incroyable et odieuse lumière. Il posa les bases, surpris de constater, tandis qu'il continuait à répandre l'encre bleue, à quel point celles-ci semblaient approximatives et incomplètes, une fois énoncées, et combien il lui restait de travail.

Et maintenant, dans le tram, il poursuivait sa pensée dans ses implications, en ce qu'il suspectait être peut-être un monde d'implications. De toute évidence, le monde s'était plutôt bien débrouillé jusqu'ici sans cette idée. Durant l'ère précédant quatorze heures trente cet après-midi, les personnes organisant le flux de travail dans les usines avaient été capables de le faire avec un assez bon degré d'efficacité, en utilisant des règles générales et une intuition éclairée, sinon l'âge moderne n'aurait pas été aussi industrialisé qu'il l'était : il n'y aurait pas de trams ni de néons, il n'y aurait pas de dirigeables ni d'autogires prenant le ciel d'assaut, il n'y aurait pas de gratte-ciel à Manhattan ni plus encore à venir à Moscou. Mais un degré correct d'efficacité était très loin d'un degré maximum d'efficacité. S'il avait raison – et il était sûr d'avoir raison, pour l'essentiel –, alors quiconque appliquerait la nouvelle méthode à n'importe quelle situation de production dans la grande famille des situations ressemblant à celle du Consortium du contreplaqué devrait être en mesure de compter sur un pourcentage appréciable d'amélioration de la quantité de produit obtenue pour une quantité donnée de matières premières. Ou pour le dire dans l'autre sens : ils feraient un pourcentage d'économie appréciable sur les matières premières nécessaires pour faire une quantité donnée de produit.

Il ne savait pas encore de quel ordre de pourcentage il était question, mais supposons qu'il fût de 3 %. Cela pourrait paraître peu, un gain seulement marginal, l'addition d'un sobre petit surplus tiré du processus de production, à un moment où tous les journaux montraient des mineurs déchiétant de grosses montagnes de métal massif, et où la production des usines bondissait de 50 %, 75 %, 150 %. Mais il était prévisible. On pourrait compter sur le supplément de 3 % année après année. Et surtout, il était gratuit. Il viendrait simplement en modifiant un peu l'organisation des tâches que les gens effectuaient déjà. C'était un supplément de 3 % arraché à l'entropie. Face au cosmos rapiécé et ravaudé, se désagrégeant toujours de son propre chef, essayant toujours de s'effondrer, lui bâtissait ; il gagnait encore 3 % de ce que l'humanité voulait, net et gratuit, comme une récompense de la pensée. En outre, pensait-il, ses applications ne se limitaient pas aux usines individuelles, avec l'obtention de 3 % supplémentaires de contreplaqué, ou de 3 % supplémentaires de canons de fusils, ou de 3 % supplémentaires

d'armoires. Si on pouvait maximiser, minimiser, optimiser l'ensemble des machines du Consortium du contreplaqué, pourquoi ne pourrait-on pas optimiser un ensemble d'usines, en traitant chacune d'elles, à un niveau supérieur, comme une équation ? On pouvait accorder une usine, puis un groupe d'usines, jusqu'à ce qu'elles fredonnent, jusqu'à ce qu'elles ronronnent. Et cela voulait dire –

« Regardez un peu ce que vous faites ! s'écria la petite femme. Sortez-vous la tête du cul et regardez ce que vous faites, pourquoi vous n' faites pas attention ? » Le grand blond avait profité de l'occasion, la dernière fois qu'ils avaient pu bouger dans le tram, pour dégager une main et allumer une cigarette. Mais alors qu'elle lui pendait au coin de la bouche, avec un support en carton pincé en deux dimensions en guise de filtre, une secousse sur la voie avait éjecté du tube de papier l'extrémité brûlante du tabac, et celle-ci était tombée, toute fumante, sur l'épaule de sa voisine. Les bras de la petite femme en étaient piquetés.

« Désolée, ma sœur, dit Long Menton en essayant de faire tomber les braises.

— À quoi ça sert d'être désolé, espèce de gros lourdaud ? Enlevez-moi ça. Oh, regardez mon manteau. Il y a un trou – »

... et cela signifiait que l'on pouvait sans doute appliquer la méthode à l'économie soviétique tout entière, pensait-il. Il comprenait que cela ne serait pas possible sous le capitalisme, où toutes les usines avaient des propriétaires distincts, obligés de se livrer entre eux une concurrence ruineuse. Là-bas, personne n'était en mesure de penser de manière systématique. Les capitalistes ne voudraient pas partager l'information concernant leurs opérations ; quels avantages en retireraient-ils ? Voilà pourquoi le capitalisme était aveugle, voilà pourquoi il avançait à tâtons et faisait des bourdes. Il était comme un organisme sans cerveau. Mais ici, il était possible d'organiser l'ensemble du système d'un seul coup. L'économie était une feuille blanche sur laquelle la raison était en train d'écrire. Alors pourquoi ne pas l'optimiser ? Tout ce qu'il aurait à faire était de persuader les autorités compétentes d'écouter.

Supposons que l'on puisse faire croître l'économie soviétique de 3 % supplémentaires par an – 3 % supplémentaires année après année, cumulés. Cela augmenterait rapidement. Après seulement une décennie, le pays serait plus riche de moitié que ce qu'il l'aurait

été autrement. L'âge d'or, dont la promesse était implicite dans le rythme de chaque ligne de production, mais qui devait encore libérer le monde de la pénurie, pourrait arriver plus vite que quiconque ne l'imaginait encore ; l'âge d'or que le Parti promettait, mais qu'il disait ne pas pouvoir procurer avant que le lourd travail de construction fût achevé, excepté sous la forme symbolique du champagne soviétique. Vu depuis ce temps futur, où toutes les commodités imaginables par l'esprit humain jailliraient de la corne d'abondance industrielle en une vertigineuse profusion, le moment présent semblerait vraiment médiocre, miteux et exigü, telle une caverne encombrée d'ombres, seulement racheté par ce qu'il était amené à créer. Vu depuis l'abondance, aujourd'hui serait difficile à imaginer. Cela ne semblerait pas tout à fait réel, une époque absurde où, sans aucune raison apparente, les êtres humains se passaient de choses que les capacités humaines pouvaient facilement fournir, et où les vies n'étaient pas aussi florissantes qu'elles auraient manifestement pu l'être. Aujourd'hui ne ressemblerait qu'à une pâle, sale et douteuse copie du monde réel, qui n'était pas encore né. Et lui pouvait hâter l'heure, pensait-il, ivre. Il leva les yeux pour contempler le tram, et vit l'ensemble de ce qui se trouvait à l'intérieur transfiguré par la transformation à venir, ondulant en des formes nouvelles et plus généreuses, la boîte brinquebalante n° 34 en direction de l'île Krestovsky se changeant en une élégante et silencieuse ellipse emplie de lumière dorée, les vêtements des femmes se métamorphosant en soie piquée, les uniformes des militaires se fondant dans du fait sur mesure gris et argent : et les visages, les visages longs comme la voiture, se détendant, abandonnant les rides d'inquiétude, les regards affamés et les stigmates dentaires de la nécessité. Il pouvait aider à le faire. Il pouvait aider à y arriver, trois pourcents supplémentaires à la fois, même s'il comprenait déjà que la composition des modèles dynamiques nécessaires exigerait une quantité énorme de travail. Peut-être le travail d'une vie. Mais il pouvait le faire. Il pourrait accorder l'ensemble de l'orchestre soviétique, s'ils le laissaient faire.

Son pied gauche dégoulinait. Il devait vraiment trouver un moyen de se procurer de nouvelles chaussures.

Monsieur le président, 1959

Un si long voyage. Il était difficile de dormir avec le ronflement cinglant des turbopropulseurs, et difficile de dormir aussi avec la tête pleine d'attentes et d'appréhensions, mais il somnola finalement, le bruit le suivant d'une manière ou d'une autre de l'autre côté du royaume de l'oubli, battant et fouettant toujours à ses oreilles tandis qu'il se hâtait de pièce en pièce dans un palais à demi achevé, construit (il était content de le voir) selon la méthode des panneaux de grandes dimensions qu'il avait recommandée dans son discours sur l'architecture ; et quand il se réveilla, la lumière vive du matin au-dessus de l'Atlantique se répandait par la fenêtre de l'avion, et l'éblouit douloureusement. Il cligna des yeux, et tira sur sa ceinture. Le siège en vinyle était devenu collant. Autour de lui, son entourage revenait aussi à la vie, se montrant attentif dès qu'il remarqua que ses yeux étaient ouverts. Mais il n'avait besoin de rien. Tout était prêt. Nina Petrovna, à côté de lui, ne bougeait pas, mais il savait qu'à l'instant où il tournerait la tête, il la trouverait prête à écouter tout ce qui lui traversait l'esprit, comme elle l'avait été solennellement durant toute leur vie de couple, connaissant l'importance de son travail : à minuit, à l'aube, au beau milieu de n'importe quelle situation familiale. Il se pencha vers la fenêtre, et écrasa sa joue contre la vitre froide pour regarder en bas. Quelques moutons se haussaient et retombaient, indifférents, sur un immense océan gris. Un petit point noir se balançait parmi eux, et un autre était visible plus loin, le long de la ligne de vol de l'avion : les chalutiers, supposa-t-il, échelonnés sur la mer par sécurité alors qu'il leur avait dit qu'il ne voulait pas que la marine se déploie.